

LE BALCON

J E A N G E N E T



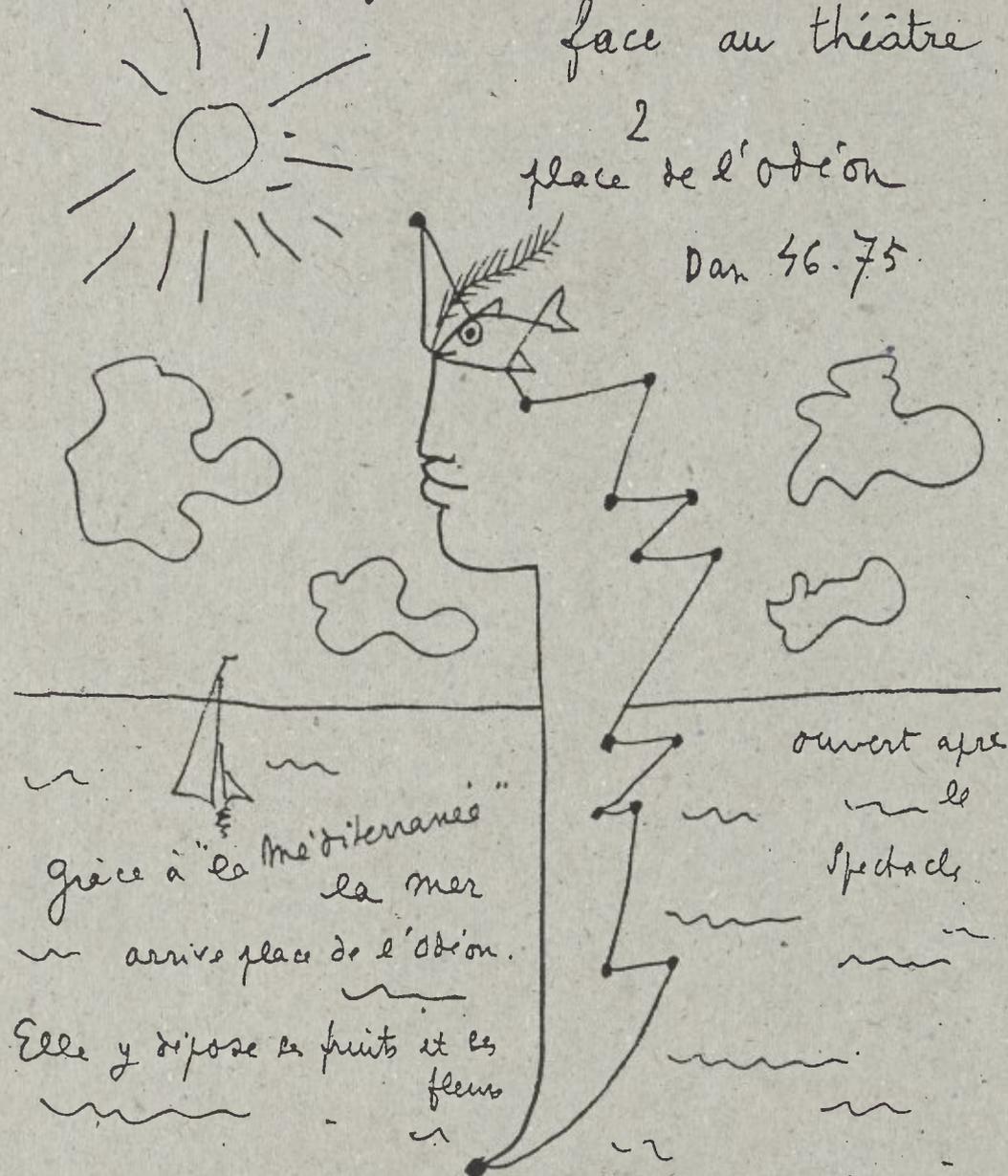
direction
Luís
Pasqual

Restaurant *La Méditerranée*
Specialités fruits de mer et poissons

face au théâtre

place² de l'Odéon

Don 46.75



ouvert après
le
spectacle

Jean Cocteau
* 1960

2 place de l'Odéon Paris 6^e - Tel: 43.26.46.75 / 43.26.36.72
ouvert tous les jours (voiturier)

LE BALCON



LE BALCON

GENE 23

C R É A T I O N

Avec par ordre d'entrée en scène

Madame Irma **Geneviève Page**
L'Evêque **Michel Robin**
La Femme **Anne Richard**
La Voleuse **Catherine Rougelin**
Le Juge **Abbes Faraoun**
Le Bourreau / Arthur **Jean-Michel Martial**
Le Général **Bruno Sermonne**
La Fille / Le Cheval **Catherine Lachens** (jusqu'au 12 mai)
Marie Daems (à partir du 14 mai)
Abdel Kechiche
Pascale Louvet
Anna Galièna
Le Chef de la Police **Jean Dautremay**
Chontal **Lisette Malidor**
Roger **Malik Faraoun**
L'Envoyé **Wojtek Pszoniak**

L'esclave, L'un des révoltés, Le Mendiant

La Fille

Carmen

Le Chef de la Police

Chontal

Roger

L'Envoyé

et **Alexandre Dubarry,**
Patrick Budkowski,
Charlotte Faivre,
Abdel Soufi,
Juliette Swildens.

J E A N G E N E T

Mise en scène **Luís Pasqual**

Décor **Gerardo Vera**
Bernard Michel
Costumes **Florence Emir**
Lumières **Pascal Mèrat**
Son **Pablo Bergel**

Assistants à la mise en scène

Patrick Haggiag
Djamila Salah
Luis Del Aguila
Carole Metzner
Marika Ingrato
Guillaume Tixier
Jasmine Nakache

Assistante au décor
Assistante aux costumes
Perruques et coiffures
Maquillages

Décor réalisé par
les ateliers de Nanterre-Amandiers

Réalisation des costumes

Liliane Delers
avec **Corinne Delers,**
Danièle Dessart et **Claire Hoarau.**
Atelier Mine-Barral Vergez
Atelier Cristiani

Effets spéciaux **A.T.V.**

Remerciements à Massara-Battier,
à Philippe Malins-Martin pour les chapeaux,
à Ezia Frigéria pour le lustre,
à Mme Scemama pour les bijoux
et à Jean-François Laporte, parfumeur créateur.



Production
ODÉON • THÉÂTRE DE L'EUROPE

Représentations à
L'ODÉON • THÉÂTRE DE L'EUROPE
du 12 avril au 2 juin 1991

LE BALCON

"L'œuvre d'art, si elle est achevée,
ne permet pas, à partir d'elle, les aperçus, les jeux intellectuels.
Elle semblerait même brouiller l'intelligence, ou la ligoter."

Jean Genet. Ce qui est resté d'un Rembrandt
déchiré en petits carrés bien réguliers
et foutu aux chiottes.

Il serait possible, bien sûr, de développer une fois encore le savant discours du théâtre dans le théâtre : on articulerait le mécanisme du vrai et du faux ; on donnerait à voir le jeu infini des miroirs se réfléchissant ; à la fin, on conclurait sans surprise à l'anéantissement du réel dans une structure complexe et confondante. Et d'ailleurs, en quel autre lieu plus parfaitement qu'ici serait-on autorisé à le faire ?

Mais est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Ne pourrait-on pas, à rebours, envisager une telle déperdition du réel comme ce qui qualifierait le plus exactement tout phénomène vivant ? L'impossibilité de distinguer le vrai du faux, cette "indécidabilité" ultime qui mine tout système formel constitue l'infime faille par laquelle la vie s'immisce, fragile et obstinée. A la fin, elle fait tout exploser. Une nouvelle réalité en résulte, fragmentaire. *Le Balcon* est une pièce cubiste.

LLUIS PASQUAL



Jean Genet nous met entre les mains quatre cartes emblématiques qui ressemblent à des arcanes majeurs du Tarot. Soit : le Grand Balcon (la maison close), les notables, les miroirs, l'émeute. A nous de jouer suivant notre libre inspiration.

On nous dit : l'Evêque, le Juge, le Bourreau, le Général, le Chef de la Police. On songe d'abord à des figures de jeu de massacre. On va les faire basculer en les bombardant avec des balles bourrées de son. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Dans la ligne de l'expressionnisme allemand, Genet offre à notre dérision des personnages officiels - des notables - grossièrement caricaturés. Mais le jeu va plus loin. Car ces personnages se rassemblent au Grand Balcon, le bordel de la ville. Et là Genet n'invente plus. Il passe de l'expressionnisme au réalisme. Les hommes de sa génération ont connu les bordels, puis leur suppression. Pourquoi y a-t-il des bordels ? Pourquoi les supprime-t-on ? C'est qu'il existe une évidente solidarité entre un régime politique conservateur et la "maison de tolérance". L'ordre moral s'accommode du bordel à condition que celui-ci soit "clos" et même confiné dans un "quartier spécial". C'est à ce prix que les notables sont respectés, alors même qu'ils fréquentent le bordel. Le sabre, le goupillon et le bordel font assez bon ménage sous un certain régime. Ce régime avait atteint son apogée en France de 1940 à 1944, sous le nom d'Etat Français, incarné par le Maréchal Pétain, grande figure militaire et morale, catholique pratiquant, mais aussi chaud lapin notoire. Sous un régime de haute moralité, la "maison close" constitue en quelque sorte un abcès de fixation visible, repéré, surveillé et situé dans un "quartier réservé" de la ville.

La Libération de 1944 pouvait d'autant moins laisser subsister ce symbole de l'ancien ordre moral que les troupes d'occupation allemandes en avaient constitué la principale clientèle. En même temps que s'installait la 4^e République, Marthe Richard entrait dans la petite histoire en faisant voter la loi du 13 avril 1946 interdisant les maisons closes. Sans doute n'avait-elle pas la naïveté de croire qu'elle supprimerait ainsi le "plus vieux métier du monde". Simplement on passait d'une forme close de prostitution à une forme ouverte. Le bordel éclatait, et ses retombées pleuvaient sur toute la cité. Désormais les rues les plus fréquentées, les marchés, les gares, etc. devenaient les terrains de chasse

MICHEL
TOURNIER

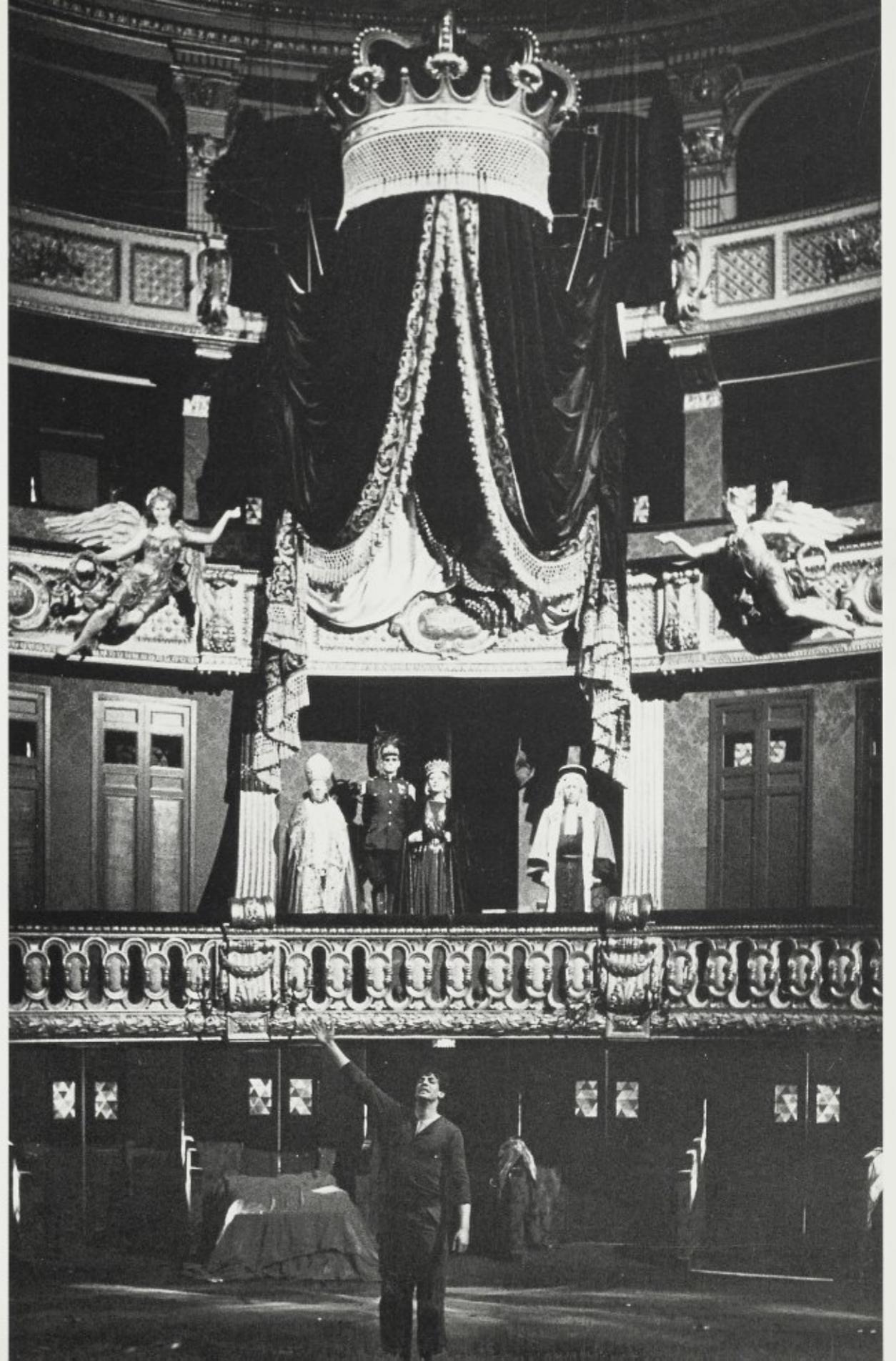
R E F L E X I O N (S)

des belles de nuit. Plus n'est besoin d'un théâtre désigné : la prostituée, le proxénète et le policier jouent n'importe où le jeu éternel du Grand Balcon.

Personne ne songera à chercher une doctrine politique sous les histoires racontées par Jean Genet. Même l'étiquette d'anarchiste ne lui conviendrait pas. Il nous oblige cependant à nous demander s'il n'existe pas un lien secret entre maison close et émeute. Cependant que se déroulent au Grand Balcon les rites immuables de l'érotisme, la foule envahit les rues, vient battre les murs, et massacre les représentants du Pouvoir. Rappelons à nouveau que c'est au lendemain de la Libération, alors que les ruines de Vichy et de son conservatisme rétrograde fumaient encore, que Marthe Richard intervint. Et si la claustration des prostituées constituait à la longue un milieu confiné et explosif ? Et si à l'inverse la présence diffuse, sporadique, saupoudrée, de la prostitution dans toute la société était indispensable à sa vie et à sa survie ?

Peut-être le danger de la maison close se trouve-t-il dans cet accessoire essentiel : le miroir. Jean Genet écrit à propos de sa pièce : "Ne pas jouer cette pièce comme si elle était une satire de ceci ou de cela. Elle est - elle sera donc jouée comme - la glorification de l'Image et du Reflet. Sa signification satirique ou non apparaîtra seulement dans ce cas." Le fait est que les maisons closes - dites aussi maisons d'illusions - étaient des palais de miroirs, de telle sorte que les clients - Narcisses involontaires - s'accouplaient toujours plus ou moins avec eux-mêmes.

Oui, décidément cette pièce de Genet glorifie le miroir et nous met en garde contre ses pouvoirs maléfiques. Nous avons cité Narcisse. Plus près de nous, il y a eu Léonard de Vinci, Andersen, Cocteau. "Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu avant de renvoyer les images." Et à l'origine de tout, il y a Dieu faisant l'homme à son image. Pour aussitôt après condamner les images dans le décalogue. Car il a pu constater que l'image n'est pas la chose elle-même. Loin s'en faut que l'homme - image de Dieu - soit dieu lui-même ! Toute l'humanité, toute l'histoire humaine mesurent l'écart existant entre les deux termes. La maison d'illusions est bourrée d'images qui sont autant d'explosifs. Il y a la Femme, mais aussi L'Eglise, l'Armée, la Police. Il y a surtout l'idolâtrie érotique - qui est culte de l'image - et qui sape à la base ces quatre piliers de la société. Rongée de l'intérieur par l'image, la société s'écroule. C'est l'émeute. ■





Notre dessein n'est pas de dégager deux ou plusieurs personnages – au héras puisqu'ils sont extroits d'un damaine fabuleux, c'est-à-dire relevant de la fable, de lo fable et des limbes – systématiquement adieux. Mais qu'on veuille plutôt considérer que nous poursuivons une oventure qui se déraule en nous-mêmes, dans la région la plus profonde, la plus asociale de notre âme, alors, c'est parce qu'il onime ses créatures – et valamment assume le poids du péché de ce monde né de lui – que le créateur délivre, sauve sa créature, et du même coup se ploce ou-delà au au-dessus du péché. Qu'il échappe au péché cependant que, par sa fonction et par notre verbe, le lecteur découvre en soi-même ces héras, jusqu'alors y craupissant...

QUERELLE DE BREST
Cœuvres Complètes, tome III

A trois heures de l'après-midi, ces domes mangeaient, ou réfectaire. Il n'y ovoit personne. Au premier, dans sa chambre, Modame Lysiane se coiffait. Une seule lumière était allumée. Les gloces étaient vides, pures, étannamment proches de l'irréalité, n'ayant personne et presque aucune chose à refléter.

QUERELLE DE BREST
Cœuvres Complètes, tome III



Hitler se leva car il savait que la politesse des rois est exquise et il tendit la main à Paulo dont l'étonnement et l'horreur commencèrent à l'instant même : l'effigie de cire qui était assise s'animait en sa faveur et malgré cela elle conservait la mèche moite barrant le front, les deux longues rides, la moustache, le baudrier, tous les attributs par quoi le plus obscur des hommes est devenu soudain le plus illustre, et le seul que Paulo eût vraiment regardé, quand il avait seize ans, au musée Grévin.

POMPES FUNÉBRES
Œuvres Complètes, tome III





I fut arrêté par la palice. Devant moi s'échangea ce dialogue :

- C'est toi qui as fait le caup de la rue de Flandre.
- Nan, c'est pas moi.
- C'est toi. La cancierge te recannaît.
- C'est un type qui a ma gueule.
- Elle dit qu'il s'appelle Guy.
- C'est un type qui a ma gueule et man nam.
- Elle recannaît tes fringues.
- Il a ma gueule, man nam et mes fringues.
- C'est les mêmes cheveux.
- Il a ma gueule, man nam, mes fringues et mes cheveux.
- On a relevé tes empreintes.
- Il a ma gueule, man nam, mes fringues, mes cheveux et mes empreintes.
- Ça peut aller lain.
- Jusqu'au baut.
- C'est toi qui as fait le caup.
- Nan, c'est pas moi.

JOURNAL DU VOLEUR
NRF, Gallimard

La caur entra par une parte dérobée, décaupée dans la tapisserie du mur, derrière la table des jurés. Or, Natre-Dame, dans sa prisan ayant entendu parler des fastes de la caur, s'imaginait qu'aujourd'hui, par une sarte d'erreur grandiose, elle entrerait par la grande parte du public, ouverte à deux battants, taut comme, le jaur des Rameaux, le clergé, qui d'habitude sarte de la sacristie par une porte pratiquée sur l'un des côtés du chœur, surprend les fidèles en apparaissant dans leur das. La caur entrait, avec la familière majesté des princes, par une parte de service. Natre-Dame pressentit que taute la séance serait truquée et qu'à la fin de la sairée il aurait la tête caupée au moyen d'un jeu de glaces. Un de ses gardes lui secava le bras et dit :

- Lève-tai.

NOTRE-DAME DES FLEURS
Œuvres Complètes, tome II

Une gifle reçue vous redresse et fait vatre corps se parter en avant, danner une gifle au un caup de paing, sauter, bander, danser : vivre. Une gifle reçue peut encare vaus faire pencher le frant, vaciller, tomber, maurir. Naus appelans belle l'attitude de vie et laide l'attitude de la mart. Mais plus belle encare, l'attitude qui vaus fait vivre vite, jusqu'à la mart. Les policiers, les paètes, les domestiques et les prêtres repasent sur l'abjection. C'est en elle qu'ils puisent. Elle circule en eux. Elle les naurrit.

QUERELLE DE BREST
Œuvres Complètes, tome III

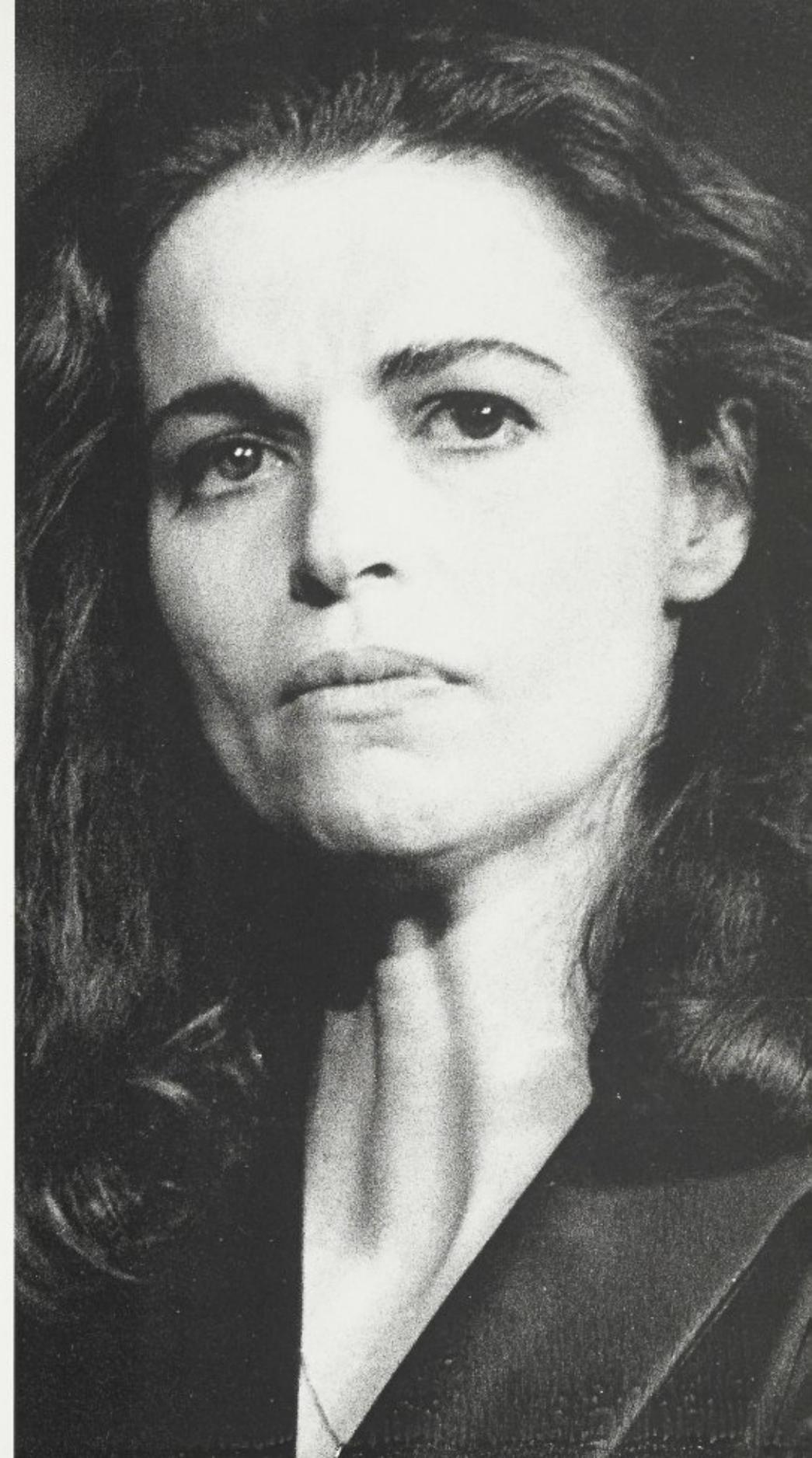


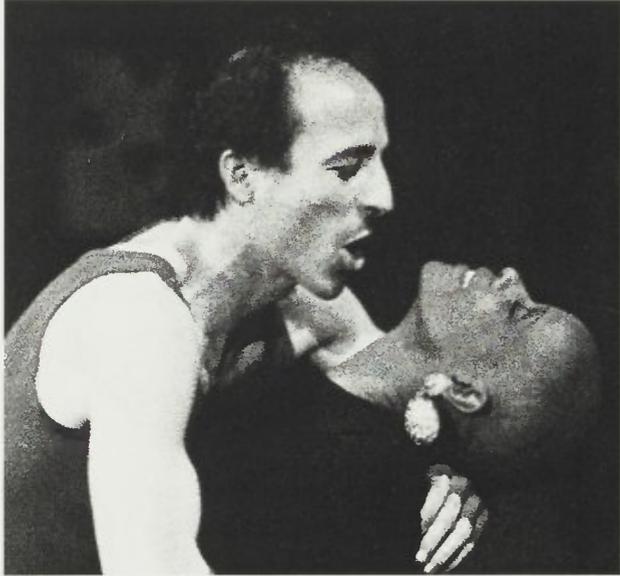
De la perle, Modome Lysione ovoit lo douceur, un éclot étouffé qui venoit moins de son teint loiteux que d'un dépôt, en elle, de bonheur colme écloiré por lo poix intérieure. Ses formes étoient rondes, polies et riches. Les millénoires d'un lent trovail, de nombreux ropports et de nombreuses usures, une potiente économie ovoient été nécessaires pour obtenir cette plénitude. Modome Lysione étoit sûre d'être lo somptuosité même. Lo porte lo gorontissoit. Les pointes étoient de féroces gordiennes, même contre l'oir. Lo tôlière vivoit donc sur un mode très lent, dons un chôteou féodol dont l'imoge souvent se présentoit à son esprit. Elle étoit heureuse. Seul le plus subtil de lo vie extérieure porvenoit jusqu'à elle pour l'engroisser d'une groisse exquise. Elle étoit noble, houtoine et superbe. Préservée du soleil et des étoiles, des jeux et des rêves – mois nourrie de son soleil, de ses étoiles, de ses jeux et de ses rêves –, choussée, dressée sur des mules à tolons Louis XV, sons frôler les filles elle évoluoit lentement ou milieu d'elles, elle montoit des escoliers, traversoit des corridors tendus de cuir doré, porcourroit les chombres et les solons étonnants que nous essoierons de décrire, éblouissons de lumières et de gloces, copitonnés, ornés de fleurs d'étoffe dons des voses en verre, et de grovures golontes. Trovoillée por le temps elle étoit belle. Robert étoit son omont, depuis six mois.

QUERELLE DE BREST
Œuvres Complètes, tome III

L'olcôve ne contenoit qu'un voste lit défoit, les couvertures retournées comme une poupière retroussée et, sur une petite table, des bouteilles et des verres posés. Le cœur de l'enfont bottit très fort, et d'une façon si désordonnée qu'il s'operçut de son propre trouble. (...) Poulo se trouvoit en fonce de lo mort. Il s'étonno qu'elle eût ce visoge familier d'une olcôve préparée pour l'omour et, porce que cette mort employoit des objets oussi simples, elle lui porut inévitable. Ce qui s'imposo d'obord à lui, ce ne fut pos lo tristesse de perdre lo vie, mois l'horreur d'entrer dons lo mort, c'est-à-dire dons cette rigidité solennelle qui foit de vous dire ovec respect: so dépouille.

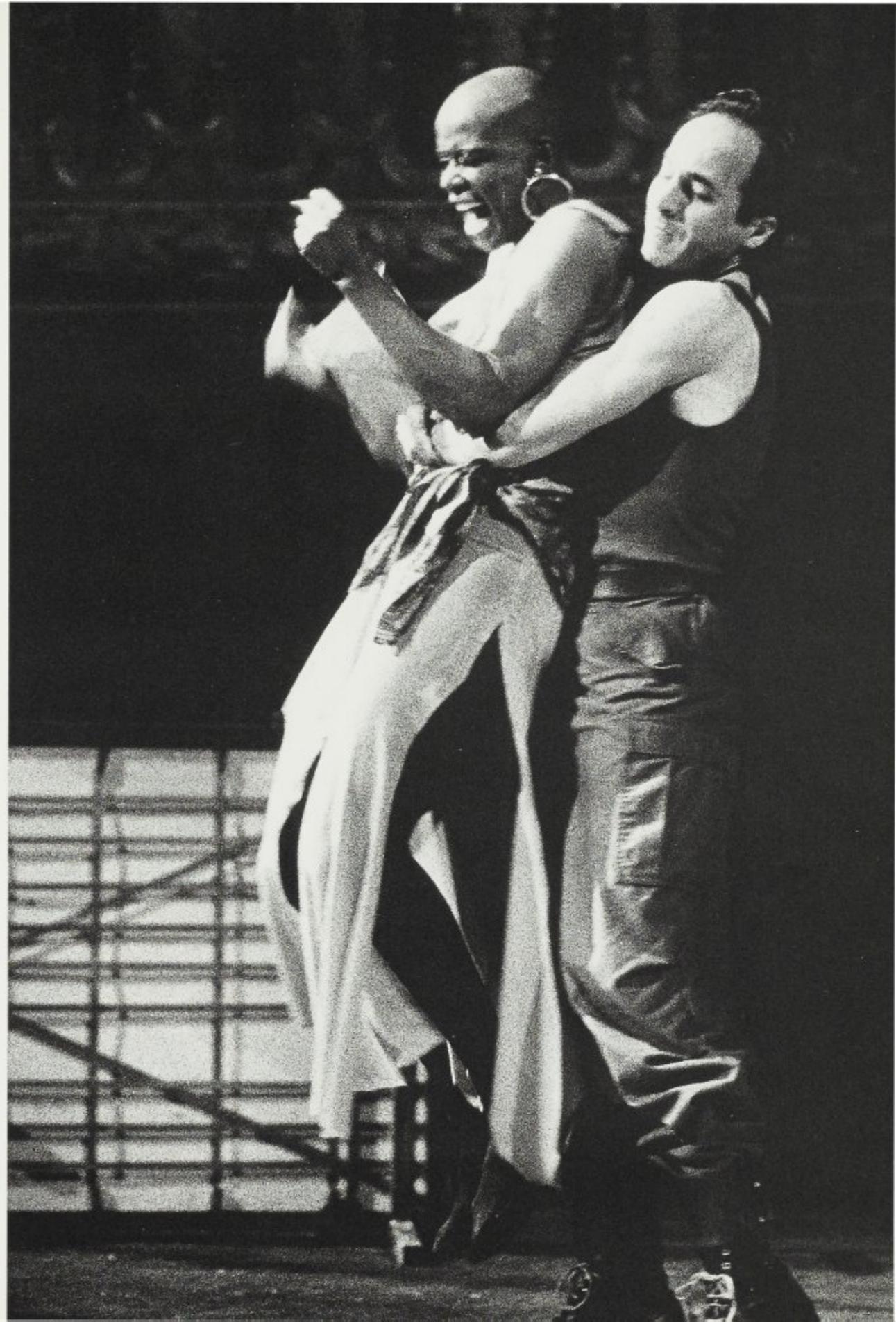
POMPES FUNÈBRES
Œuvres Complètes, tome III

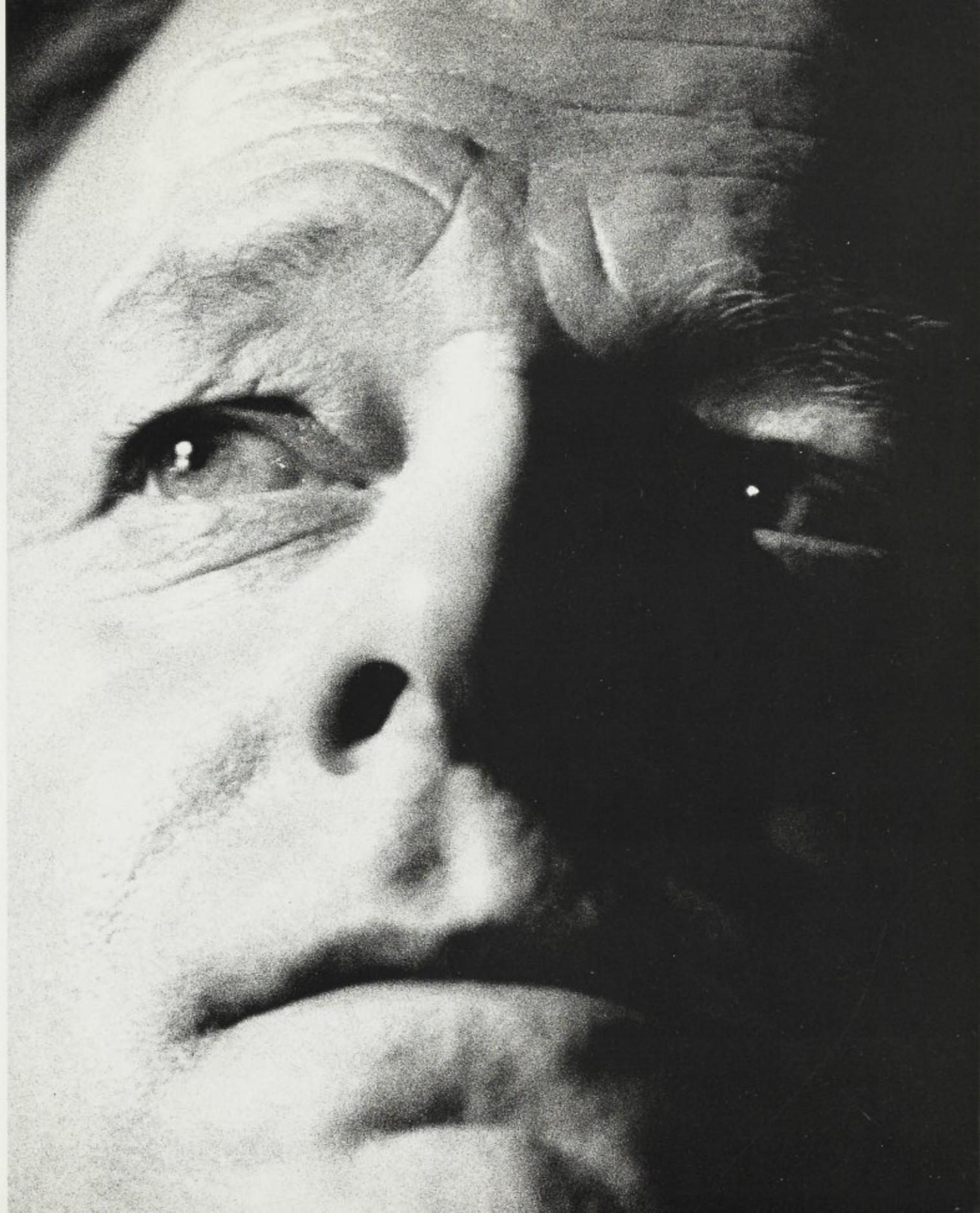
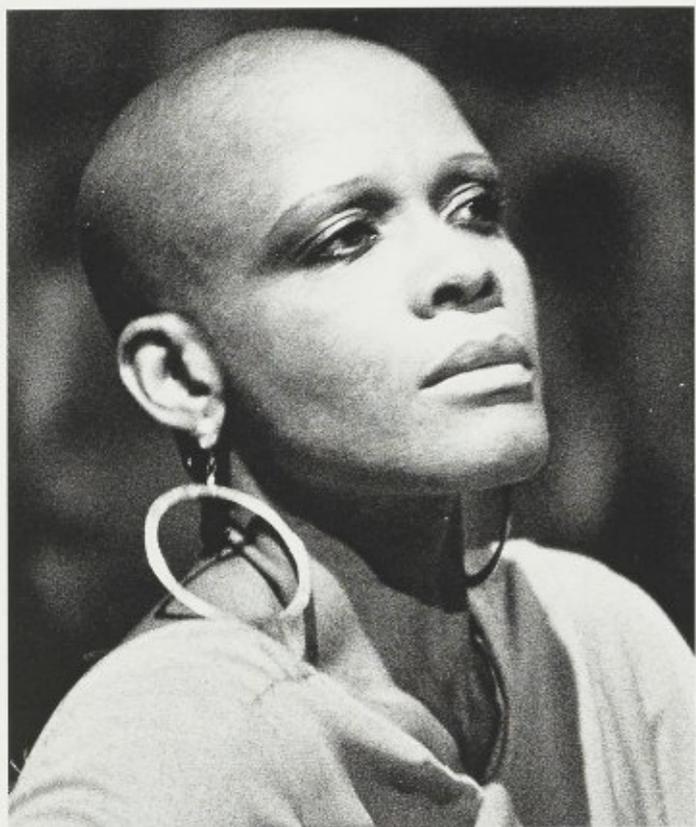




L'immeuble était marqué. On dit qu'un visage, un destin, un garçon sont marqués. Un signe de malheur devait être inscrit quelque part, invisible car il était peut-être au bas d'une porte dans l'angle gauche, ou sur une vitre, dans le tic d'un locataire. Peut-être était-ce un objet à première vue inoffensif – qu'une seconde ne permet de détecter – c'était une toile d'araignée sur le lustre (il y avait un lustre au salon) ou le lustre lui-même. La maison sentait la mort. Elle glissait vers un abîme.

POMPES FUNÈBRES
Cœuvres Complètes, tome III

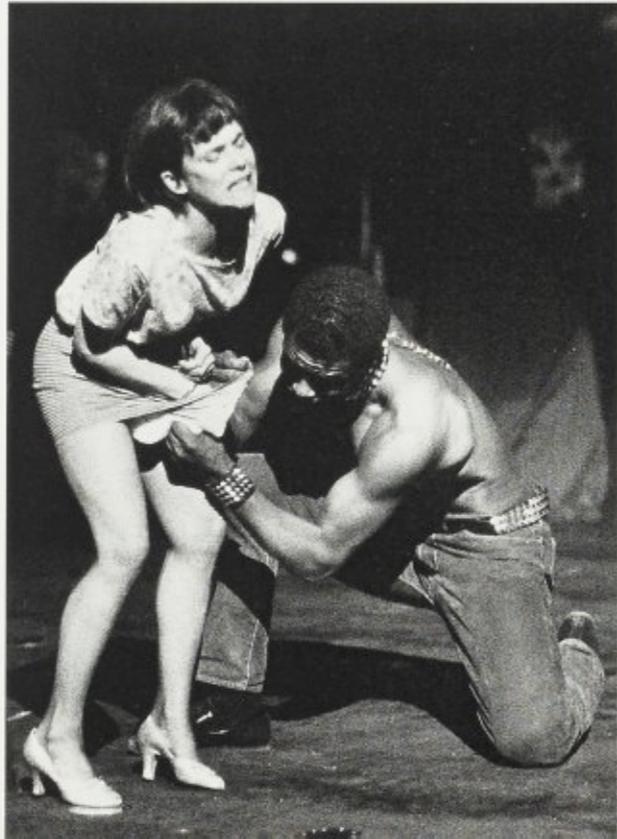






J'ai dit plus haut que Pierrat était volontaire et tendre. Voici sa volonté : enfant il passait l'été à la campagne. Il pêchait souvent à la ligne dans un ruisseau et il appâtait avec ces vers très longs que l'on nomme lombrics. Il les cherchait dans la terre meuble et les mettait en vrac dans une poche de sa culotte courte. La manie de manger ses ongles a souvent comme corollaire celle de porter à sa bouche tout ce que la main rencontre. Machinalement il recueillait ainsi, dans sa poche, les miettes de pain séchées de son goûter de quatre heures, et il les mangeait. Un soir, il ramassa dans sa poche quelque chose de dur et sec et le mit dans sa bouche. La chaleur et l'humidité redonnèrent très vite sa molesse à ce ver recroquevillé demeuré dans sa poche où il avait séché et que l'obscurité ne lui avait pas permis de reconnaître. Il se trouva pris entre s'évanouir d'écœurement ou dominer sa situation en la vaulant. Il la voulut. Il obligea sa langue et son palais à éprouver savamment, patiemment, le contact hideux. Cette volonté fut sa première attitude de poète, que l'orgueil dirige. Il avait dix ans.

POMPES FUNÈBRES
Œuvres Complètes, tome III









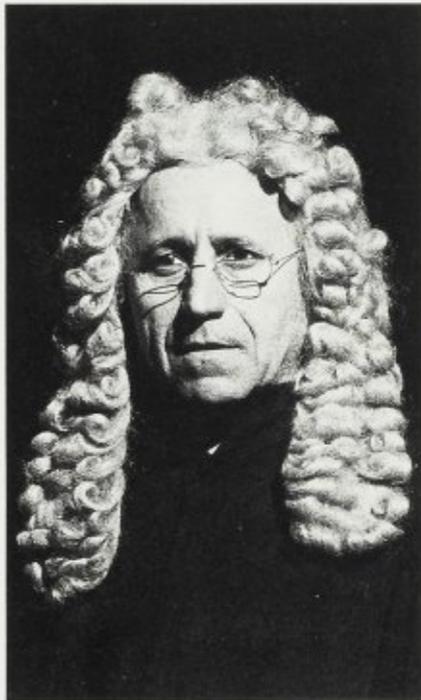
Une salve retentit. Taus les cinq tirèrent sur leurs images. Chaque saïr recommençait la même argie, mais, tandis qu'ils visaient le cœur, Erik tirait sur son sexe et quelquefois sur celui des autres. En peu de temps toutes les glaces du vestibule, des salons et des chambres furent trouées d'une gerbe d'étailes de givre. Tuer un homme est le symbale du Mal. Tuer sans que rien ne compense cette perte de vie, c'est le Mal, Mol absolu. Rarement j'employais ce dernier mot car il m'effraie, mais ici il me paraît s'imposer. Or, et les métaphysiciens le diront, les absolus ne s'ajoutent pas. Atteint une fois grâce au meurtre – qui en est le symbale – le Mal rend maralement inutiles tous autres actes mauvais. Mille cadavres au un seul, c'est pareil. C'est l'état de péché martel dant on ne se sauvera plus.

POMPES FUNÈBRES
Œuvres Complètes, tome III

Madame Lysiane était banne et dauce. A la dauceur savaureuse de sa chair pâle s'ajoutait cette banté d'une femme dant la plus essentielle fancian consiste à veiller sur les vicieux, traités comme de charmants malades. Elle recommandait à « ses filles » d'être un ange pour ces messieurs : pour le fanciannaire de la sous-préfecture aimant par Cormen être privé de confiture ; pour l'ancien amiral qui se pramenait nu, glaussant, une plume au derrière, paursuivi dans la chambre par Elyane costumée en fermière ; un ange pour M. le Greffier qui voulait être bercé ; un ange pour celui qu'an enchaîne au pied du lit, et qui aboie ; un ange pour ces messieurs rigides et secrets que la dauceur du bardel et l'apastalat de Madame Lysiane devêtaient jusqu'à l'âme, mantrant à nas yeux qu'elle cantient la richesse et la beauté d'un paysage méditerranéen. A saï-même, en haussant les épaules, Madame Lysiane se disait parfois : « Heureusement, qui y a les vicieux, Mesdemoiselles, ça permet aux mal fautus de connaître l'amour. » Elle étoit bonne.

QUERELLE DE BREST
Œuvres Complètes, tome III





Puisqu'il leur était permis de se dire adieu par une séparation qu'ils croyaient langue – ils ne pensaient pas se revoir à Fontevault – après s'être dit quelques mots maladroits d'amitié, ils firent ensemble le seul geste d'amour qu'il est permis de faire en public : ils dansèrent. Les pieds nus dans leurs sauliers sans lacets, pendant des heures, avec les quatre autres types, chants et danses mêlés. Et les danses les plus banales, des valse, des javas, qu'ils sifflaient en tournant. Je vais, alors que j'écris, Bulkaen fixer en taurnant les yeux noirs de Rocky et y chercher encore Hersir, et c'est sans doute à cette journée qu'il pensait quand il me dit un jour (le dixième de notre rencantre) : « Le reflet de ses yeux dans ceux de Racky me faisait bander. » Ils étaient désespérés. Mais l'amour et la valse les emportaient dans une légèreté joyeuse, insensée et tragique. Ils venaient d'inventer spontanément la plus haute forme du spectacle, ils avaient inventé l'opéra.

Les Ramblas, à ma époque, étaient parcourues par deux jeunes maricanas qui portaient sur l'épaule un petit singe apprivoisé. C'était un facile prétexte pour aborder les clients : le singe sautait sur l'homme qu'on lui mantrait. L'une de ces maricanas s'appelait Pedra. Il était pâle et mince. Sa taille était très sauple, sa démarche rapide. Ses yeux surtout étaient admirables, ses cils immenses et recourbés. Lui ayant, par jeu, demandé quel était le singe, lui au l'animal qu'il portait à l'épaule, nous nous querellâmes. Je lui donnai un coup de poing : ses cils restèrent collés à mes phalanges, ils étaient faux. Je venais d'apprendre l'existence des truquages.

JOURNAL DU VOLEUR
NRF, Gallimard

Exclu par ma naissance et par mes goûts d'un ordre social je n'en distinguais par la diversité. J'en admirais la parfaite cohérence qui me refusait. J'étais stupéfait devant un édifice si rigoureux dont les détails se comprenaient contre moi. Rien au monde n'était insalubre : les épaulettes sur la manche d'un général, les cours de Bourse, la cueillette des olives, le style judiciaire, le marché du grain, les parterres de fleurs... Rien. Cet ordre, redoutable, redouté, dont tous les détails étaient en connexion exacte avait un sens : mon exil. C'est dans l'ombre, surnoisement, que jusqu'alors j'avais agi contre lui. Aujourd'hui j'osais y toucher, montrer que j'y touchais en insultant ceux qui le compasent. Du même coup, me reconnaissant le droit de le faire, j'y reconnaissais ma place. Il me parut naturel que m'appelassent "monsieur" les garçons de café.

JOURNAL DU VOLEUR
NRF, Gallimard



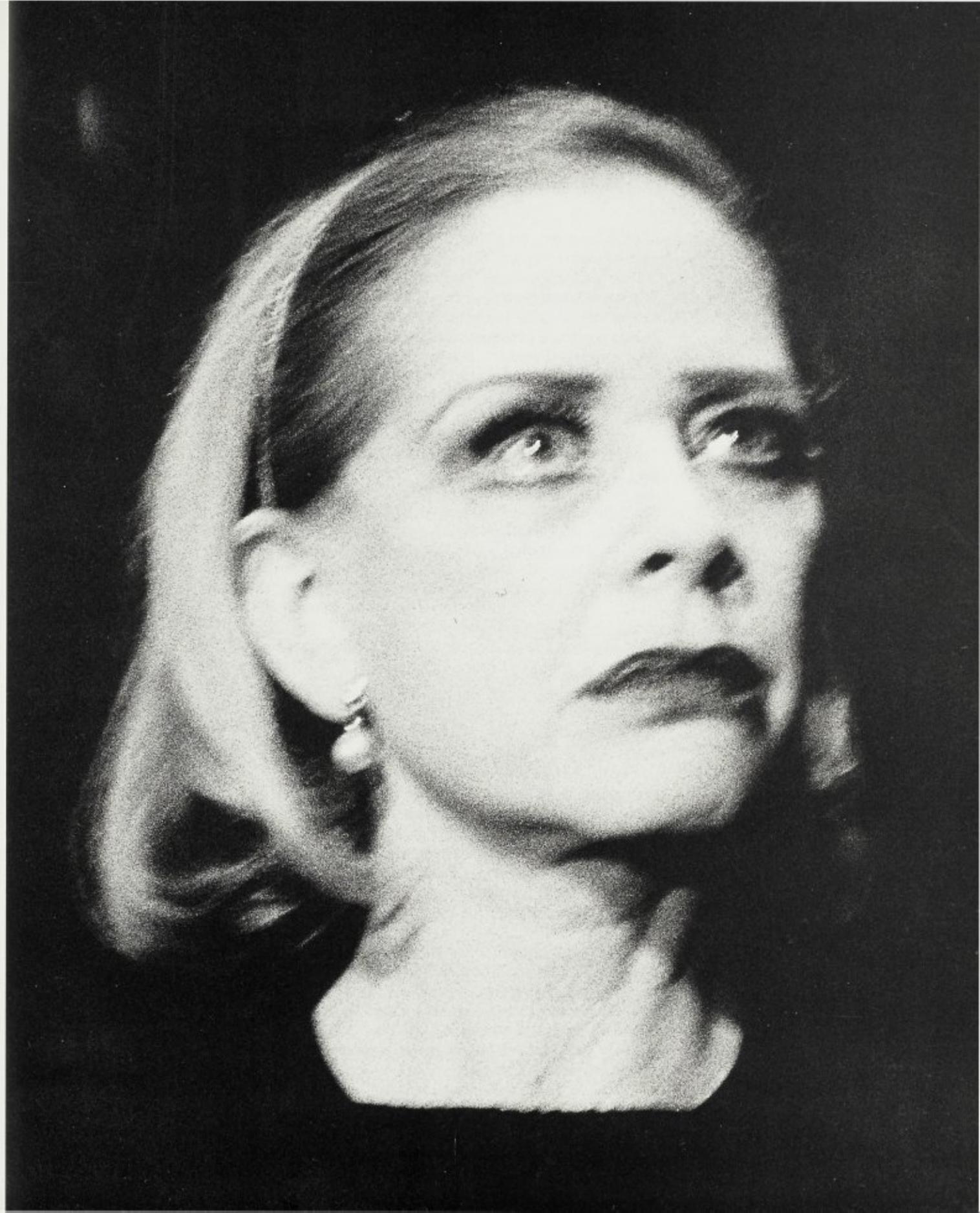


I regrette les bardels disparus.
Je crois qu'ils ont tenu – et leur souvenir tient encore – trop de place dans sa vie, pour qu'on n'en parle pas. Il me semble qu'il y entrerait presque en adrateur. Il y venait pour s'y voir à genoux en face d'une divinité implacable et lointaine. Entre chaque putain nue et lui, il y avait peut-être cette distance, que ne cesse d'établir chacune de ses statues entre elles et nous. Chaque statue semble reculer – au en venir – dans une nuit à ce point lointaine et épaisse qu'elle se confond avec la mort : ainsi chaque putain devrait-elle rejoindre une nuit mystérieuse où elle était souveraine. Et lui, abandonné sur un rivage d'où il la voit à la fois rapetisser et grandir dans un même moment.
Je hasarde encore ceci : n'est-ce pas au bardel que la femme pourrait s'enorgueillir d'une blessure qui ne la délivrera jamais plus de la salitude, et n'est-ce pas le bardel qui la débarrassera de toute attribution utilitaire, lui faisant ainsi gagner une sorte de pureté.
Plusieurs de ses grandes statues sont dorées.

L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI
Œuvres complètes, tome V.

Créer n'est pas un jeu quelque peu frivole. Le créateur s'est engagé dans une aventure effrayante qui est d'assumer soi-même jusqu'au bout les périls risqués par ses créations. On ne peut surpasser une création n'ayant l'âme à l'origine. Comment mettre en face de soi aussi fort que soi, ce qu'on devra mépriser ou haïr. Mais alors le créateur se chargera du poids du péché de ses personnages. Jésus devint homme. Il expie. Après, comme Dieu, les avoir créés, il délivre de leurs péchés les hommes : on le flagelle, on lui crache au visage, on le maque, on le cloue.
Voilà le sens de l'expression : "Il souffre dans sa chair". Négligeants les théologiens. "Prendre le poids du péché du monde" signifie très exactement : éprouver en puissance et en effets tous les péchés ; avoir saisi au mal. Tout créateur doit ainsi endosser – le mal serait faible – faire sien au point de le savoir être sa substance, circuler dans ses artères – le mal donné par lui, que librement choisissent ses héros. Nous voulons voir là l'une des nombreuses utilisations de ce mythe généreux de la Création et de la Rédemption. S'il accorde à ses personnages le libre arbitre, le libre disposition de soi, tout créateur dans le secret de son cœur espère qu'ils choisissent le Bien. Tout amant fait de même espérant être aimé pour soi.

JOURNAL DU VOLEUR
NRF, Gallimard



C'était, je crois, en 1950. Je ne m'en souviens pas très exactement. Sans doute parce que je n'étais pas encore né. Pourtant, le franquisme m'a accoutumé durant vingt-quatre années à un culte du rituel et de l'apparat si proche de la folie que je ne doute presque pas y avoir assisté.

Des milliers d'anciens partisans creusaient El Valle de los Caídos, ce rocher élu par Franco pour devenir le tombeau qui devait le consacrer grand héros de l'Occident. Le souvenir terrifiant des républicains (des rouges) exécutés lors de "corridos" humaines était encore dans l'air. L'Espagne était devenue, selon ses gouvernants, la dernière place forte, "le réservoir spirituel de l'Occident". Franco s'affranchissait peu à peu de sa dimension humaine, il devenait une idée, une image se figeant "dans la paume des dockers, dans les jeux des gamins, sur les dents des soldats, inscrite, gravée, imposée par la peur".

L E G R A N D C O N G R E S E U C H A R I S T I Q U E

Franco avait obtenu le privilège de nommer lui-même les cardinaux. Une grande cérémonie catholique devait consacrer le rituel sanguinaire, la "croisade" qui allait se prolonger des années. Ainsi naquit le "grand congrès eucharistique": un envoyé du Pape arriverait par mer à Barcelone, il débarquerait sur le port: on l'emènerait en grande pompe vers la cathédrale, agenouillé sur un catafalque et portant devant lui l'ostensoir. Le décor, cependant, péchait par indécence: à l'entrée des Ramblas, là où la ville touche la mer, se dressaient (et se dressent encore) les bordels les plus populaires de Barcelone.

L'univers des bordels était sous le contrôle de quelques militaires. Une gigantesque razzia fut organisée et les putains conduites en prison. Les cachots étaient cependant trop exigus pour les accueillir toutes. Il convenait de plus que balcons et fenêtres fussent noirs de monde pour recevoir l'envoyé pontifical.

Or, tout n'était en somme qu'une question d'image d'apparence, et l'on trouva promptement une solution. Ainsi ai-je vu cette photo, troublante à cause de ce je ne sais quoi qui la rendait étrange, improbable presque. Aux fenêtres grandes ouvertes des bordels flamboyaient les drapeaux du Vatican: les "dames", nécessaire soulagement d'une société écrasée de misère, coiffées de leur mantille et toutes étincelantes de médailles, versaient une pluie d'œillets blancs et rouges au passage de l'Envoyé qui leur accordait en retour bénédiction et paix spirituelle.

Je n'aime pas beaucoup parler de Franco ni du franquisme. Cette époque s'enfonçait pour moi dans une sorte de ténèbres préhistoriques. Cependant, la trace conservée en moi revit à cette heure où je me plonge dans *Le Balcon*. Genet a vécu presque un an à Barcelone, dans ce même quartier du port. C'est là, dans un bordel, que j'ai vu un client déguisé en évêque; j'y ai rencontré une fille nommée Carmen. Le salon où Roger, le révolutionnaire, tentera d'annihiler le Chef de la Police par un geste d'auto-castration, existe: il s'appelle El Valle de los Caídos. Une odeur âcre me remonte aux narines, je la retrouve en Espagne, en France, partout. Et sans doute cette odeur nous a-t-elle tous imprégnés. Nous la conservons, sous le parfum de civilisation et de fausse tolérance dont nous l'avons recouverte, pour nos cérémonies les plus secrètes ■

LLUÍS PASQUAL

LE CONDAMNÉ À MORT

Fresnes 1942 - *Oeuvres Complètes II*, Gallimard, 1951

NOTRE DAME DES FLEURS

Édition clandestine, 1943 - *Oeuvres complètes II*, Gallimard, 1951

LE MIRACLE DE LA ROSE

L'Arbalète, 1946

POMPES FUNÈBRES

Édition clandestine, 1947 - *Oeuvres Complètes III*, Gallimard, 1953

QUERELLE DE BREST

Édition clandestine, 1947 - *Oeuvres Complètes III*, Gallimard, 1953

HAUTE SURVEILLANCE

Revue *La Nef* n° 28, 1947 - *Oeuvres Complètes IV*, Gallimard, 1968

LES BONNES

Revue *L'Arbalète* n° 12, 1947 - *Oeuvres Complètes IV*, Gallimard, 1968

'ADAME MIROIR

Paul Morihien, 1949 - Gallimard, 1980

JOURNAL DU VOLEUR

Édition clandestine, 1949 - Gallimard, 1949

FRAGMENTS

Les Temps Modernes n° 105, Août 1954 - Gallimard, 1990

LE BALCON

Genet rédige ce poème alors qu'il purge huit mois de prison à Fresnes pour avoir volé des livres, afin d'alimenter sa caisse de bouquiniste sur les quais de la Seine.

Roman autobiographique. Jean Genet y évoque les treize premières années de sa vie, qu'il a passées dans le petit village d'Alligny-en-Morvon. C'est grâce à Cocteau que ce roman sera publié. D'abord choqué par le sujet, Cocteau hésite. Mais il le reprend et découvre un style dont il est ébloui.

Jean Genet écrit ce roman à la prison de la Santé en 1943. Conscrité en partie à la Colonie Agricole Pénitentiaire de Mettray, où il fut enfermé pendant deux ans et demi (1926-1929) et qui demeure sans doute le lieu le plus important de sa vie. Il l'évoquera encore dans *L'Enfant criminel*, (Paul Morihien, 1949).

Écrit en mémoire de son compagnon, Jean Decarnin, jeune résistant communiste, mort sur les barricades lors des combats pour la libération de Paris.

La seule œuvre purement romanesque de Jean Genet.

Première pièce de Genet. Il y recrée l'univers carcéral qu'il a si bien connu jusqu'en 1944. Création : théâtre des Mathurins, 26 février 1949, mise en scène de Jeon Morchot avec la collaboration de l'auteur.

Jean Genet avait déjà écrit une pièce de théâtre en trois actes inspirée du crime des sœurs Papin, quand Louis Jouvet lui demande une pièce en un acte. Elle sera donc remaniée et créée le 19 avril 1947 au Théâtre de l'Athénée.

Argument de Bollet, créé au Théâtre Morigny par Roland Petit en 1948, avec une musique de Darius Milhaud, des décors de Poul Delvaux et des costumes de Léonor Fini.

Retrace ses voyages, notamment sa traversée de l'Espagne en 1933, puis celui qu'il effectua après sa désertion en 1937 pour échapper à la justice militaire.

Seuls extraits connus de *Lo Mort*, œuvre qui se voulait synthèse de tous les genres littéraires.

Première version comprenant 15 tableaux avec lithographies d'Alberto Giacometti, L'Arbalète, 1956. Deuxième version comprenant 9 scènes, précédées de *Comment jouer le Balcon*, L'Arbalète, 1962. Version définitive dans *Oeuvres Complètes IV*, avec *Comment jouer le Balcon* et précédée de *L'Avertissement* de 1960, Gallimard 1968. Création : Arts Theater Club, Londres, 22 avril 1957, mise en scène de Peter Zodek.

L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI

Revue *Lettres Nouvelles*, 1957 - *Oeuvres Complètes V*, Gallimard, 1979

LE FUNAMBULE

L'Arbalète, 1958 - *Oeuvres Complètes V*, Gallimard, 1979

LES NÈGRES

L'Arbalète, 1958 - *Oeuvres Complètes V*, Gallimard, 1979

REMBRANDT

Le Secret de Rembrandt *L'Express* n° 377, 4 septembre 1958 - *Oeuvres Complètes IV*, Gallimard, 1968
Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers et fautu aux chiattes revue *Tel Quel* n° 29, 1967 - *Oeuvres complètes IV*, Gallimard 1968

LES PARAVENTS

L'Arbalète, 1961 - *Oeuvres Complètes V*, Gallimard, 1979

ANGELA ET SES FRÈRES POUR GEORGES JACKSON 1970, 1971, etc.

QUATRE HEURES À CHATILA

Revue *d'Études Palestiniennes* n° 6, 1983

UN CAPTIF AMOUREUX

Gallimard, 1986

ELLE

L'Arbalète, 1989

Genet fréquente régulièrement l'atelier d'Alberto Giacometti durant l'année 1955.

Composé en hommage à Abdallah, jeune acrobate de cirque, pour lequel il conçoit la chorégraphie, la musique et le costume de son numéro en 1960.

Commandée par le metteur en scène Raymond Rouleau, en 1955, cette pièce ne sera finalement terminée qu'en 1959, et créée au Théâtre de Lutèce par Roger Blin le 28 octobre 1959, avec une compagnie de comédiens noirs, "les Griots".

Genet avait écrit un livre sur la peinture et Rembrandt. Mais après le suicide d'Abdallah en 1964, il déchire tout ce qu'il était en train de rédiger. Il n'en restera que ces fragments.

La conception des *Paravents* a accompagné toute la guerre d'Algérie. Représentée après cette guerre, à l'Odéon-Théâtre de France le 16 avril 1966 dans une mise en scène de Roger Blin. La pièce provoqua un énorme scandale et une offensive générale des partis d'extrême-droite.

Pour la première fois Jean Genet a participé à la mise en scène, par l'envoi de notes à Roger Blin, qui seront publiées sous le titre : *Lettres à Roger Blin* (Gallimard, 1966).

Série d'articles de soutien à la lutte des Panthères Noires américaines.

Jean Genet est à Beyrouth en septembre 1982 lors du massacre par les milices chrétiennes des Palestiniens des camps de Sabra et Chatila. Il se rend le lendemain sur les lieux. Bouleversé, il rentre à Paris et rédige cet article.

Ce livre d'un genre inclassable, mélange entre rêve et réalité, biographie et roman, souvenir et reportage, reprend, assemble et unifie les motifs et les brouillons qu'il a accumulés durant ses vingt années de soutien à la cause palestinienne. Publié à titre posthume.

Pièce posthume, écrite en 1955 et qui a pour personnage principal le pape. Création : Théâtre de Gennevilliers, septembre 1990, mise en scène Bruno Bayen.

L'ARBALÈTE

MARC BARBEZAT ÉDITEUR

des œuvres de

JEAN GENET

ELLE

LETTRES A OLGA ET MARC BARBEZAT

NOTRE-DAME-DES-FLEURS

MIRACLE DE LA ROSE

POÈMES

Le condamné à mort
Marche funèbre
La galère - La parade
Un chant d'amour
Le pêcheur du Suquet

LE FUNAMBULE avec

L'ENFANT CRIMINEL

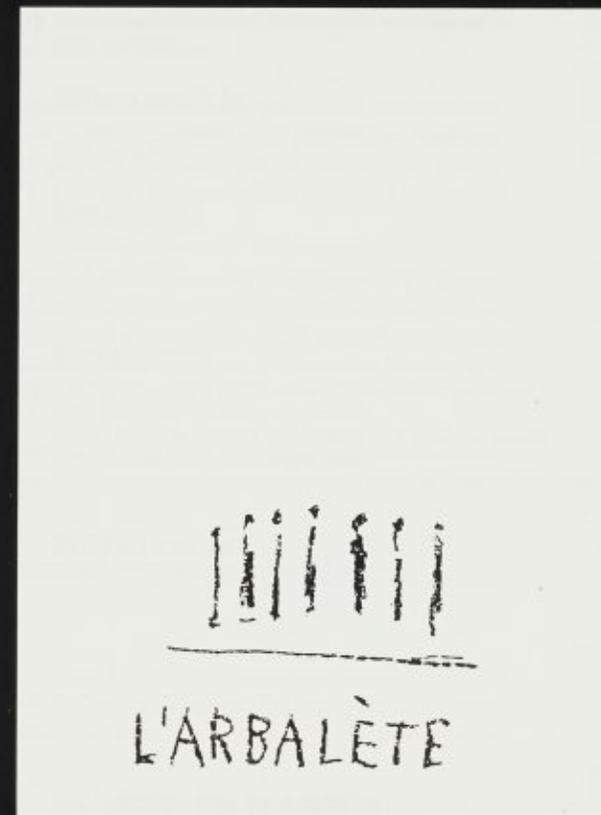
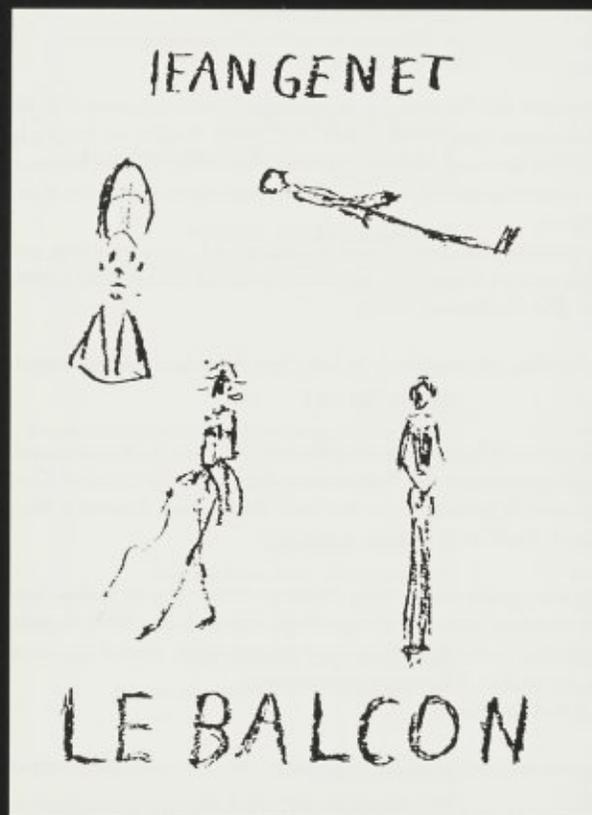
L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI

LES BONNES

LE BALCON

LES NÈGRES

LES PARAVENTS



ÉDITION DÉFINITIVE EN
NEUF TABLEAUX
précédés de
"COMMENT JOUER LE BALCON"
avec un avertissement

couverture
D'ALBERTO GIACOMETTI

L'ARBALÈTE, 208 pages, 50 F

saïson
90 · 91

G R A N D E S A L L E

Sans Titre FEDERICO GARCIA LORCA
mise en scène Lluís Pasqual

Comedia Sin Titulo
(représentations en langue espagnole)

NATIONAL THEATRE
en alternance

Richard III WILLIAM SHAKESPEARE
mise en scène Richard Eyre

King Lear WILLIAM SHAKESPEARE
mise en scène Deborah Warner
(spectacles en langue anglaise, surtitrés en français)

Mesure pour mesure WILLIAM SHAKESPEARE
mise en scène Peter Zadek

Le Balcon JEAN GENET
mise en scène Lluís Pasqual

Kurt Weill Revue
mise en scène et chorégraphie Helmut Baumann
et Jürg Burth
(spectacle en langues allemande, française, anglaise)

Lost in the stars and stripes
revue musicale et littéraire conçue, interprétée et chantée par
Sona Mac Donald, Alan Marks et Udo Samel
(spectacle en langues allemande et anglaise)

P E T I T O D É O N

io

d'après ESCHYLE
mise en scène Nico Papatakis

Roundja, la jeune fille plus belle que lune et que rose
TAOS AMROUCHE
projet conçu par Laurence Bourdil
réalisé avec la participation de Derri Berkani

Quinzaine du National Theatre Studio

Académie Expérimentale des Théâtres

La Chute de l'ange rebelle
ROLAND FICHET
mise en scène Claudia Stavisky

Quinzaine des Auteurs Contemporains

Mademoiselle Marie
MARIE BASHKIRTSEFF
mise en scène Eric Taraud

Histoire d'un idiot
FÉLIX DE AZUA
mise en scène Christian Plezent

Quatre heures à Chatila
JEAN GENET
mise en scène Alain Milianti

**Quinzaine
des Auteurs Européens**

"HORSE'S TAVERN"

16, Carrefour de l'Odéon - 75006 Paris

43.54.96.91



vous propose

- Au rez-de-chaussée : Un choix de 250 bières bouteilles
 - 12 bières pressions
 - 40 whiskies rares
 - Moules, Moules Frites
 - Plats internationaux
 - Orchestre les vendredi et samedi
- Au premier étage : Son restaurant
 - Dans un cadre intime.
 - Repas de 100 F à 150 F

OUVERT JUSQU'À 2 H 00 DU MATIN DU LUNDI AU JEUDI
ET JUSQU'À 4 H 00 DU MATIN LES VENDREDI ET SAMEDI

Chèque - Carte Bleue - American Express - Tickets Restaurants - Divers

JOURNÉES INTERNATIONALES JEAN GENET
25 · 26 · 27 MAI 1991 A L'ODÉON · THÉÂTRE DE L'EUROPE

· RENCONTRE INTERNATIONALE ·

L'œuvre de Jean Genet, cinq ans après sa mort, acquiert une audience qui le place au premier rang des écrivains de ce siècle. Aucune manifestation d'envergure ne lui avait été jusqu'à présent consacrée en France.

L'Odéon-Théâtre de l'Europe et l'IMEC, où se trouve le principal fonds d'archives et de documentation sur Jean Genet, organisent une importante rencontre internationale autour de son œuvre: A l'occasion du Balcan, de Quatre heures à Chatila* et du 25^e anniversaire de la création des Paravents par Rager Blin à l'Odéon, une vingtaine d'écrivains, d'artistes, de familiers de l'écrivain et de critiques, venus de tous horizons, sont conviés à apporter leurs témoignages et à confronter leurs réflexions au cours de Journées Internationales Jean Genet, les 25, 26 et 27 mai, à l'Odéon.

Interviendront:

Pierre Baulez, Tahar Ben Jelloun, Maria Casarès, Patrice Chéreau, Angela Davis, Bernard Dart, Michel Dumaulin, Jacques Enric, Allen Ginsberg, Juan Gaytialo, Pierre Guyotat, Alain Milianti, Lluís Pasqual, Michel Piccoli, Bertrand Poirat-Delpech, Elias Sembar, Layla Shahid, Philippe Sallers, Paule Thévenin, Edmund White...

· PROJECTIONS ·

Des projections de films et de documents audio-visuels (entretiens avec Jean Genet, spectacles, documentaires,...) précéderont et accompagneront les journées à l'Odéon.

· EXPOSITION ·

Cette manifestation s'accompagnera d'une exposition consacrée à la "Bataille des Paravents à l'Odéon" lors de la création de la pièce par Rager Blin. Elle se tiendra au foyer du Théâtre du 30 avril au 10 juin 1991.

*Quatre heures à Chatila: Mise en scène Alain Milianti, avec Clotilde Mollet.
Représentations au Petit Odéon du 14 mai au 16 juin. Spectacle créé au Havre en mars 91.

